

caractère de ce temps que de tout séparer, la condition de ce siècle que de tout disperser». Que ne revit-il aujourd'hui pour se consoler de tant d'amertume !

Bon Massoudi avec votre barbe de neige, vous oubliiez les maîtres qui vous avaient inspiré. Que n'écoutez-vous plutôt Epictète vous dire : «Lorsqu'un homme peut penser à tant de choses et qu'il voit le soleil, la lune, les étoiles, qu'il jouit de la terre et de la mer il n'est ni solitaire ni même délaissé».

Et puis, la solitude, n'est-ce pas une amie, la plus fidèle, et qu'on retrouve quand toutes nous ont quitté ? Peut-être qu'elle a des gestes un peu brusques, même sévères et un visage sans beauté. Mais elle est discrète et fidèle, c'est une grande qualité.

Ce n'est pas un reproche que je voudrais vous faire, mais il me semble que vous y manquez, Pargas. Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu.

Vous savez que Francis Jammes vous attend, comme un blanc lapin posé sur mes rayons, derrière les vitres de ma bibliothèque, ayant pris l'horizon pour chapeau.

«Pourquoi suis-je si jeune, pourquoi dans mon cœur frais
Y-a-t-il comme un frisson de soir aux noisetiers ?...»

Oui, pourquoi ?

Je vous serre la main.

HENRI THUILE

LE MEX, 1917.

SLAVA SLAVNAYA.

Comme tous les soirs. Très loin du monde, dans la modeste chambre aux murs d'un bleu très pâle, couverts de gravures, de portraits déjà effacés, de colliers de perles de verre irisé, couleur de turquoise et d'ambre, ils causent. L'atmosphère est tranquille. Sereins et calmes sont leurs visages où chaque jour se grave plus profonde l'empreinte de la vie de la douleur. Légèrement penchée elle dit des choses graves en souriant. Non qu'elle soit heureuse. Depuis toujours, le bonheur — cette illusion des consciences plates et médiocres l'a fuie ; — mais parce qu'elle a la paix du cœur.

A mesure qu'il l'écoute, il sent ses nerfs se détendre, une douceur s'infiltrer en lui. Ils ont vécu de longs soirs pareils... ils en vivront combien d'autres, que seuls différencieront le son de sa voix, la nuance de son âme. Elle qui a aimé parler à des inconnus, beaucoup, le plus grand nombre d'inconnus, s'est prise à aimer lui parler... Détrompé depuis longtemps des voix flatteuses, enjôleuses et vénales, il s'est pris au charme de l'entendre...

Toc... toc... toc... Rapide elle s'est levée pour ouvrir

la porte. Brusquement apparaît dans ses voiles et son large-manteau gris, pareille à un lambeau de brouillard automnal, Slava, la pauvre Slava qui ne vient qu'aux soirs désolés.

Quelle douleur traîne-t-elle encore après elle ? Quelle angoisse agrippe de nouveau son cœur ? À peine est-elle assise dans un large fauteuil d'osier garni de coussins de velours orange qu'il se sent gêné, presque confus. Doit-il rester ? Sortira-t-il sous un prétexte quelconque. Elle se tait.

Alors Slava pose son sac de cuir fauve sur la table, relève son voile. Immobile apparaît son visage aux traits fins où ses yeux gris égarés, striés de miel, mettent comme une lumière d'aube qui pleure...

Lequel des trois va trouver la banalité nécessaire pour rompre le silence. Parlera-t-il et de quoi ?... Il se peut que Slava éclate en sanglots.

Très doucement, timidement presque, elle dit : merci d'être venue, c'est si loin, si loin, vous devez être fatiguée, vous prendrez une tasse de thé, n'est-ce pas...»

— «Du thé, du café... non, non, répond Slava d'une voix coupante. Inutile de s'exalter encore, de vouloir oublier, s'évader. Celui qui ne peut rester avec sa peine est lâche. Celui qui ne peut vivre dans la haine après avoir goûté l'amour n'a jamais aimé...»

De quelle haine, de quel amour parle Slava, il ne sait. Sortir lui est maintenant impossible. Il restera là attendant comme pour la défendre contre tout ce qui peut la toucher, la meurtrir.

— «Quand je reviens du dehors, j'ai si froid qu'un peu du thé, de menthe même, me réchauffe toujours un peu, dit-elle comme pour voiler la pauvre âme saignante de Slava déjà mise à nu.

— «Oui, vous prenez du thé, vous lisez, vous rêvez. Vous rêvez perpétuellement. Votre vie n'est que rêve, mensonge... C'est de vérité que je vis, que je veux vivre, moi, et je n'ai plus que haine. Haine des menteurs et des hypocrites, haine des rêveurs, de ceux qui se grisent de fumée, des artistes qui disent si bien tout, excepté la vérité... Et puis, continue Slava, à quoi bon... Il n'y a rien, absolument rien, pas même l'amour. Encore un mensonge... Seule la haine reste au cœur, impossible à assouvir...

— «Voyons Slava, tu es bonne, comment peux-tu parler ainsi, toi en qui par instants vit, si pure, l'âme de ton pays : la miséricorde...»

— «Elle m'a tuée», interrompt-elle cinglante.

En effet, morte elle paraît bien, si pâle avec ses grands yeux gris qui se glacent déjà. Morte, pour revivre à l'appel d'une voix chaude et triste. Une voix qui pour elle sera

peut-être toujours la voix magnétique du mensonge, mais qui devient aux heures lourdes celle de l'illusion, la vitale et féconde illusion.

— «Slava, tout passe... Un amour perdu appelle un amour nouveau... L'amour d'un seul être fut-il le plus déchu, le plus abject de la création, ouvre le cœur à l'amour infini de tous les êtres. Un cœur brisé d'où le sang jeune s'épanche goutte à goutte, sent filtrer en lui le sang de tous les cœurs blessés, pantelants...»

— «Oui, encore un de vos mensonges, reprend Slava. Mais non, la preuve flagrante, irréfutable, de votre impuissance d'aimer, de sentir. L'amour éteint, il n'y a plus que cendres... et la haine d'avoir tout brûlé, tout perdu. Malheur à celui qui le premier est l'artisan d'un tel désastre... Malheur !...»

Il ne faut pas qu'il puisse comprendre. Slava regretterait. Il ne faut pas même qu'il puisse soupçonner. Dans le vague elle doit rester, toujours calme.

— «Vois, Slava, je suis sans rancune, sans haine... et tu ne peux nier que l'on ne m'ait fait souffrir. Un amour malheureux reste toujours l'amour de l'amour. Son mélancolique souvenir imprègne et embaume l'âme... C'est toujours si grand, si pur le premier songe de l'amour... On y met tant de soi-même... Comment peut-tu arriver à te haïr, toi... Si l'on n'est pas aimé, si l'on n'est plus aimé, c'est que l'on n'a jamais été compris, deviné. Et c'est un peu notre sort à tous de rester, non seulement pour les autres, mais pour nous, une à peu près indéchiffrable énigme... Alors pourquoi se plaindre...»

Le timbre de cette voix apaisée, détachée, s'insinue peu à peu dans l'âme de Slava. Ses paupières aux longs cils bruns battent légèrement... Ses mains jusque là immobiles tortillent les franges de son sac... La flamme de la lampe elle même semble ne trembloter que légèrement, l'air plus tranquille encore.

Comme sortant d'un sommeil qu'elle eût voulu cacher, elle dit, le regardant : «Mais que pensez-vous, que dites-vous, vous n'avez rien à dire, à me dire ? »

Impossible de ne pas répondre, inévitable de ne pas le faire en banalités. Jeter un gibier fut-ce un vulgaire lapin domestique à l'esprit chasseur toujours en éveil de Slava, est l'inciter à sa poursuite. Il parle des Slaves, de ce qu'on appelle leur âme et qui est si difficile à saisir, de l'esprit, de la littérature, de l'art slaves...

Slava se prend au feu discute, s'échauffe, se fâche... Et brusquement sort comme elle est entrée. Elle est guérie... Adieu l'amour, finie la haine. Mais pour combien de temps...

Le brouillard gris s'est envolé. Dans la chambre où

vient d'entrer un souffle d'air du dehors, très loin du monde, ils ont senti tous deux, pourtant très seuls, qu'il n'est pas d'amour sans compréhension et de rêve de compréhension profonde sans profond amour.

Toute enfantine et tendre, l'âme limpide, nerveuse, amèrement abattue ou crispée, telle est Slava, selon la couleur des jours. Elle est celle en qui la vie passe et ne fait que passer. Peut-être se croit-elle, elle-même. Cependant personne n'a jamais compris, n'a jamais dit et ne dira jamais ce qui est elle et rien qu'elle... Le mal profond dont elle souffre, c'est de ne pouvoir s'évader de son moi qui lui échappe, c'est de ne voir en elle que le vide, le vide sans couleur, sans profondeur. Le vide rien de plus...

Le monde la juge à sa manière. Dans son ineptie et sa cécité, le monde croit la connaître, elle semble si claire, si transparente : tout en elle ne parle-t-il pas, depuis ses longs cheveux rebelles à toute frisure jusqu'aux frémissements de son visage amaigri. Mais qui de nous connaît la vie dans son instinct, dans sa force brutale ou bienfaisante mais sans âme... Qui de nous peut connaître Slava ?

Pour la plupart, elle est et restera toujours malgré son impétueuse exubérance : l'étrangère... antipathique ou sympathique. C'est tout. Certains verront d'elle ce qu'on est convenu d'appeler une femme instruite : Slava a des diplômes et exerce une carrière dite libérale. Elle porte le titre pompeux de doctoresse.

D'autres, que sa franchise exacerbée a blessés jusqu'aux plus délicates fibres de leur être l'appellent cynique. Pour ceux qu'elle a, par un jour de miséricorde, soignés de ses petites mains décharnées et si légères, son souvenir celui d'une petite chose infiniment douloureuse sans savoir pourquoi, restera inoubliable...

La douleur de tout être en mal de conscience repose au fond de ses yeux couleur d'ombre grise, ses yeux où ne tremble pas encore le bleuté du calme précurseur de la douce et libre intelligence.

De tout ce qui est passé près d'elle, qu'a-t-elle pu saisir... Reste-t-il un peu de lumière au verre qu'elle a traversé. Le ciel voilé se mire-t-il encore dans l'eau sombre par les nuits sans lune, y laisse-t-il trainer un reflet d'azur pâle... Le soleil disparu, les étoiles en points brillants agonisent dans les eaux fuyantes... Les étoiles restent toujours les lointaines étoiles, l'eau fuit rapide... Ainsi, près de Slava, la vie est passée sans rien lui laisser d'autre qu'un regret douloureux de ce qui n'est plus, un vain et stérile songe de ce qui sera...

Dans la mêlée, elle agira, luttera, paraîtra triompher.

La richesse et sa sœur la puissance iront à elle. Elle semblera personnellement désirer, vouloir... Mais quand on vit comme elle, vit-on de la vie des êtres vraiment humains ? N'est-on pas plutôt une force qui souffre et attend que vienne pour elle l'âme qui la vivifiera, l'appellera enfin à la lumière qui seule donne le calme, la paix...

Slava n'est pas Slava, elle est la femme, celle qui n'est pas encore dégagée de l'animalité, de l'instinct. Femme dans sa tragique beauté, souffrant de la primitive douleur des éléments chaotiques. La vie germera, se reproduira par elle, mais ne se sentira jamais être. C'est pourquoi, obscurément, Slava souffrira toujours.

Les lois si bien édictées qu'elles puissent être, si protectrices qu'on les puisse imaginer, ne peuvent rien modifier du sort de la majorité des femmes... Tout dans ce perpétuel devenir qu'est la vie se gagne à la force de l'énergie, de la douleur. Rien ne se donne. Inutile de tenter de libérer un esclave malgré lui-même. Si déjà il se veut, se sent libre, il l'est. A quoi bon l'entraver de nouvelles chaînes, fussent-elles d'or ou de fleurs... La loi, les lois ne font que sanctionner le passé. L'avenir sera ce qu'il doit être, la femme ce qu'elle peut devenir... et les lois, des lettres mortes.

A l'intelligence brûlante, assoiffée d'un monde nouveau où tout est lumière, les écoles aux maîtres le plus souvent rébarbatifs et routiniers ouvrent un horizon illimité de rêves... Qu'elles délivrent des parchemins ou n'en délivrent pas, peu importe. Elles sont le divin portique du temple de la connaissance.

Mais quelle femme, maintenant que les universités leur sont ouvertes, est venue, désintéressée, écouter les livres qui savent, les livres, trésors légués par les morts destinés à durer de l'éternité même. Quelle femme...

Toutes, ou la plupart, parmi les intellectuelles se sont assises sur les bancs des universités dans un but matériel. Leurs lèvres ont balbutié des mots, leur cadavre a été instruit... Mais leur âme ? Si elles en avaient une, elles l'ont vendue à l'arrivisme, au gain futur... et elle morte, morte irremédiablement...

Celui qui veut apprendre, qui veut savoir doit être simple, pur. Aucune autre pensée que celle de la connaissance ne doit hanter son cerveau. Aucun autre désir que celui de son propre perfectionnement ne doit faire battre son cœur. Oui, mais quelle femme est entrée dans les demeures de l'esprit la pensée libre, le cœur pur ?

Slava est une femme parmi les femmes... L'esprit parle à l'esprit. Mais a-t-il jamais parlé à la femme, l'a-t-il jamais consolée...

Elle peut souffrir, elle peut aussi haïr. Force aveugle, elle doit perpétuer encore la vie, la douleur. C'est elle, sans le vouloir consciemment, le réceptacle de l'amertume passée, de l'amertume à venir... Ineptes ceux qui la jugeront, ineptes tous parce qu'ils croiront comprendre la femme. A elle la douleur animale qui ne peut être que douleur. Mais à elle la pitié de tous les cœurs lumineux et bons... si grand soit le mal qu'elle puisse leur faire.

Et si Slava, qui n'est que femme, croit un jour pleurer d'amour, plaignons-la de toute notre âme. L'amour est fils de l'esprit. Dans la vie, la femme belle dans sa haine, sa douleur, Slava, force de la nature, passera sans penser, sans aimer.

Au monde sans vie et sans pensée appartient la haine farouche qui bouillonne, éclate et tue. Au monde sans rêve, sans désir de pourquoi, sans but, sans illusion, cette fille du néant et de la nuit. A l'élite de ceux en qui luit la conscience individuelle faite du moi personnel, du reflet des êtres fugitifs et des éphémères choses, l'amour...

A bien réfléchir, un aveu d'amour, qu'est-ce, sinon un timide ou ardent : je vous devine, votre âme m'est transparente... Un baiser : Je vis votre rêve... Une étreinte : nous goûtons et souffrons aussi de la même douleur... Phénomènes quelquefois rapides où les âmes s'effleurent à peine alors que les cœurs battent à se rompre... Phénomènes qui durent parfois aussi longtemps qui met à se glacer le sang dans les veines, l'âme à s'exhaler... Phénomènes qui se répètent toujours variés contre deux âmes ou des millions d'âmes jusqu'au jour où, béni des martyrs de l'idéal et des apôtres de la pensée, arrivera le règne de l'Esprit consolateur, le règne du grand de l'éternel amour.

ROD EL FARAG, 1 FÉVRIER 1918.

JEANNE MARQUÈS

MARGINALIA.

A PARGAS

CONTRADICTIONS. De toutes, la plus pathétique : l'âme. Je définirai l'âme : « LIEU DES CONTRADICTIONS ».

✱

DIEU DE L'ISTANT. Hier, c'était le Christ. Sa voix me parvenait pure, à travers d'épaisses couches de chair et de siècles, de culture et de ronces, avec le bleu de l'eau de source.

Ce matin, naguère, Son cristal a pâli, comme fêlé par les fifres rapides de Pan.

✱

J'ai tout oublié. Je suis plein d'une ignorance divine.